

RVPP

Olivier Abel/Pascale Renaud-Grosbras

Nous n'avons pas assez de différends entre nous pour les formuler comme des désaccords, c'est pourquoi nous avons rédigé une synthèse de nos thèses initiales, proposée à la discussion.

La théologie est cachée partout

Notre monde se croit sorti de la religion. Cette dénégation, ou ce refoulement, relevant autant de la haine que de l'inculture, a pour effets de réduire toute conviction au rang d'une opinion privée, vue comme un accessoire dont on peut changer à volonté ; d'enterrer l'histoire et la culture religieuses pour n'en laisser voir qu'un imaginaire amnésique et terrifiant vidé de toute légitimité pour le présent ; de dénier toute utilité à la théologie.

Le monde se croit débarrassé de la théologie. Pourtant, la théologie est partout : notre monde, soi-disant « sorti de la religion », est bourré de théologie implicite, notre littérature, nos films, nos pubs, notre politique, en sont remplis. La théologie, comme l'observait plaisamment Walter Benjamin, est le « nain bossu » caché sous le théâtre, qui fait tourner les principaux rouages de nos pensées, de nos idéologies, de nos histoires : plus ce nain a été refoulé, plus on lui a laissé paresseusement le travail ! Ce qu'on ne connaît pas ne peut pas se critiquer. Le surgissement de bouffées religieuses sauvages, la méconnaissance des racines religieuses des institutions et de la culture, une compréhension de la laïcité qui exige l'effacement des religions et favorise ainsi le surgissement de formes de religion privatisées... montrent qu'il importe de s'interroger sur les présupposés théologiques (« théologèmes ») qui circulent sous nos débats savamment argumentés, pour les comprendre, les critiquer, et rouvrir éventuellement d'autres orientations théologiques.

Il importe de savoir penser à quels dieux le monde se soumet. Le monde s'illusionne s'il croit pouvoir être sans religion : la théologie est en mesure d'examiner ce qu'il en est de ces dieux et de ces religions qui ne se définissent pas comme tels par nos contemporains. Elle peut déjà être le régulateur prudent de nos façons de penser Dieu. Elle peut aider à comprendre le « grand code » de notre culture, à en dégager les présupposés. Elle peut travailler à réveiller le souvenir de ce qu'il y a eu de bon, de beau, dans les traditions religieuses du passé, qui affleurent dans le présent mais distordues, diabolisées, « orwellisées ». Pour penser, il faut connaître. C'est une tâche importante pour la théologie.

Le religieux est aujourd'hui réduit à l'identitaire ou à l'opinion personnelle

Le formatage républicain qui demande de laisser les religions au vestiaire, et pire sans doute aujourd'hui le formatage démocratique au sens « libéral » qui réduit toute conviction, toute tradition, toute attestation, au format d'opinions privées, choisies, dont on doit pouvoir changer comme de chemise, sont en train d'évider, de détruire méthodiquement le « noyau éthico-mythique » qui faisait le cœur de nos sociétés, de nos cultures, de notre civilisation. Or, comme disait Malraux, on marche mal sur le vide ! C'est pourquoi il faut se demander si les formes les plus fanatiques d'intégrisme identitaire, de dogmatisme théorique, de fondamentalisme moral, ne sont pas le cache-misère d'un profond nihilisme, d'un scepticisme qui ronge les cultures, à l'âge de la mondialisation. La foi ne va plus de soi : entre ceux qui tiennent à leur religion sans nécessairement y croire et ceux qui cultivent une « sainte ignorance » (Olivier Roy) qui est rupture d'avec toute tradition et toute culture autour d'une

foi individualiste à l'extrême, la foi est absolutisée mais non-pensée. La théologie peut retracer les racines des débats contemporains, les réinscrire dans une histoire. Elle peut rappeler où nous en sommes dans les débats sur les grands lieux théologiques, leur évolution, les options qui ont été écartées et qui pourtant font retour régulièrement. Elle peut renouveler la pensée autour des ancrages de la foi : elle en a les concepts et la liberté de les faire travailler et évoluer.

La théologie a besoin de philosophie

La théologie, qui jadis embrassait trop, s'est peu à peu trop séparée des autres disciplines et domaines des « humanités », littérature, histoire, anthropologie culturelle, sciences humaines, etc. Elle s'est trop souvent pensée contre la philosophie. Et pourtant, d'Augustin à Rousseau, de Hobbes à Kierkegaard, de Leibniz ou Kant à Nietzsche, la pensée philosophique est inséparable du questionnement théologique, et c'est bien mutuel ! La philosophie n'est pas seulement une culture, une longue tradition sans cesse mêlée à la tradition théologique, en tension avec elle : c'est l'art d'interroger et d'entendre les questions de l'époque, de les déconstruire et de les reconstruire, de penser la corrélation ou la rupture entre l'intelligence de l'époque et celle de la prédication. Or après un siècle de laïcité, la philosophie se méfie de la théologie, et l'ignore avec dédain, et réciproquement.

Une théologie qui n'aurait pas peur de la philosophie pourrait retrouver le courage d'inquiéter l'implicite, d'examiner les croyances sans les prendre pour de la foi, de penser les conditions par lesquelles la foi surgit de la croyance. Elle pourrait s'emparer des pistes tracées par les « maîtres du soupçon » qui ont délogé l'être humain de lui-même en lui montrant que son libre arbitre ne va pas de soi.

Ce que la théologie voudrait, c'est la confiance en la parole

Jadis nos sociétés étaient sans doute trop crédules. Aujourd'hui, elles se défont par manque de confiance et discrédit mutuel. Ce qui nous manque, lorsqu'il nous prend de vouloir vivre en humains, c'est une parole qui respecte la parole, qui donne confiance à la parole. Toute parole est en attente de crédit, toute personne qui s'exprime présuppose une confiance dans sa propre parole comme dans la parole d'autrui, et finalement une confiance dans cette « institution des institutions » qu'est le langage. Sans cette confiance au langage, nos sociétés s'effondrent. Or c'est ici le cœur de métier et d'inquiétude des religions : parce que la foi peut être comprise comme une question de fiabilité et de crédibilité, parce que la fanatisation de la parole, tout comme sa dérision, sont des pathologies qui nous concernent. Notre pari est qu'il appartient aux traditions religieuses, entendues dans un sens large, d'aider parmi d'autres à penser, à vivre, à instituer la fiabilité du langage, le crédit que nous accordons à la parole des autres et les règles minimales qui autorisent la conversation.

Parce que la théologie est nécessairement communautaire (on ne s'institue pas théologien tout seul), parce qu'elle est nécessairement une pensée dynamique et construite par le dissensus et le consensus, elle peut favoriser cette réflexion. Elle est encouragement au risque de la parole.

Ce que la théologie voudrait, c'est que chacun trouve sa voix, et que nous soyons mutuellement témoins. La théologie voudrait la crédibilité de chaque voix, sa cohérence vive ; elle voudrait que chaque voix trouve son point de conviction, de fidélité créatrice. Dans le même temps la théologie voudrait instituer la pluralité des témoignages, des manières de

rendre grâce, de manière à ce que les voix, comme dans une chorale, à la fois soient « tenues » et acceptent de « différer ensemble ».

La théologie nous rappelle à l'humilité

Il y a pour la théologie l'exigence d'une nécessaire humilité, une « crainte de Dieu » qui reconnaît son altérité radicale. La foi cherche à se dire dans un savoir, mais elle n'est pas un savoir, elle est une relation, elle naît dans la rencontre avec l'inconditionnel dans notre conditionnel : la rencontre avec la grâce dans notre condition humaine. Il nous faut l'humilité de reconnaître que c'est difficile à penser, que le renversement de la grâce (ce mouvement contraire à la police des corps et des âmes qui cherche à tout normaliser) ne peut jamais être une nouvelle loi et que le salut n'est pas dans une norme.

La formation théologique fait la résistible autorité du pasteur

L'autorité du pasteur est par définition résistible : elle ne s'impose pas, et dépend de sa réception par les autres, elle sait sa fragilité. Mais le pasteur, de par sa formation théologique, est un interprète crédible des textes bibliques. Il a la culture nécessaire pour partir du texte (au double sens de s'y ancrer et de le quitter) pour fonder sa pratique et la prédication qu'il porte. Il sait que la foi s'annonce à travers des paradoxes, des paraboles, des métaphores (de l'imaginaire), tout autant que dans des professions de foi polies par les siècles (du symbolique).

Sa formation théologique lui donne le sens des débats issus de l'histoire, le goût de les transmettre, la capacité à en percevoir les dangers potentiels et les chances à saisir. Ancré dans la fidélité aux Ecritures, il sait aussi que leur être fidèle passe par une actualisation adossée à une analyse fine des questionnements de notre époque. Ministre d'une Église envoyé dans une communauté, il prend le risque de se confronter à la « pâte humaine » et d'y encourager une parole qui vient la bousculer. Il est témoin d'une confiance toujours possible.

Pour autant, il ne « fait » pas l'Église : il est là, non pour l'être de l'Église mais pour son bien-être.

Déjà là mais pas encore : questions finales

Qu'est-ce que la grâce, dans le déjà là mais pas encore du Royaume ? Une compréhension prophétique de la grâce pourrait être la dignité inaliénable de tout être humain, mais si elle est acquise au regard de la foi, qu'est-ce que cela veut dire dans notre monde ?

La grâce risque toujours de se laisser piéger dans notre conditionnalité : quelles sont les indulgences d'aujourd'hui ? La dialectique entre grâce et loi n'en a pas fini de résonner : où la lit-on aujourd'hui ?